

Bernard Bouillon

Petits sketches
utilisables en théâtre scolaire

Ces dialogues ont été interprétés aux alentours de 1980 par le club de théâtre du Collège Michelet de Lens (Pas-de-Calais), dans le cadre de la fête du collège. Leur utilisation devant un public adulte (indulgent) n'est cependant pas à exclure.

LE POUÈME

Deux personnages, qui peuvent être grimés en clowns. Le principe est celui d'un personnage qui parle au micro et qui est interrompu systématiquement par un autre.

- Bonjour, Mesdames, Messieurs z'et Mesdemoiselles. Je vais vous réciter un pouème. Parce que je suis un pouète. Alors, je vais vous réciter un pouème. Bon, Voilà... « Le... » C'est un pouème de moi, hein ? Parce que je suis un pouète, moi. J'avais oublié de vous le dire. Bon. Voilà. « Le ciel... » ...Ça vous dérange pas, hein, que je vous récite un pouème ? Vous aimez la pouésie ? Ah ! bon. Heureusement, parce que... Bon. J'y vais. Voilà.

« Le ciel était d'un bleu si pur,
La mer... »

- Bravo !
- Hein ?
- Non, je dis : bravo ! C'est bien. Continuez, continuez.
- Ah ! bon...

« Le ciel était d'un bleu si pur,
La mer était couleur d'azur... »

- Bravo !
- Quoi encore ?
- C'est bien, c'est beau, ce que vous dites là.
- Vous trouvez ?
- Splendide, magnifique ! Et je m'y connais, vous savez.
- C'est parce que c'est de la pouésie.
- Ah ! C'est bien ce que je me disais. Justement, je méditationnais que c'était si beau que ça devait être de la poésie.
- Et c'est de moi, hein ? Parce que je suis un pouète, moi.
- Mais c'est bien, continuez, je vous en prie. Je vous promets que je ne vous interruptionnerai plus.
- Bon. Alors, je reprends. Voilà.

« Le ciel était d'un bleu si pur,
La mer était couleur d'azur,
Et là-bas, tout en haut du firmament tout bleu,
Les mouettes... »

- Excusez-moi, j'en ai pour une seconde. J'ai un petit message à diffusionner sur l'antenne. Vous permettez ?
- Euh... je vous en prie, faites.
- Madame Germaine Dulard a perdu sa chaussure gauche. C'est une chaussure de femme, rosé bonbon, avec un ruban sur le derrière. Si quelqu'un la retrouve, il est prié de la rapportationner au bureau des objets retrouvés. Merci. Vous pouvez continuationner. Et excusez-

moi, hein ?

- Oui, oui... Où est-ce que j'en étais ?... Ah !

« Et là-bas, tout en haut du firmament tout bleu,
Les mouettes poussaient des petits cris joyeux.
Le soleil me chauffait de ses si doux rayons,
Je croyais que j'étais le roi des... »

- Excusez-moi encore : vous permettez, j'ai encore un petit message. Mais ne vous dérangez pas, faites comme si je n'étais pas là. La petite Agnès a perdu son petit chat. C'est un chat, avec des oreilles et une queue de la même couleur, et des yeux d'une autre couleur. La personne qui le retrouvera est priée de le rapportationner au bureau des objets retrouvés. Merci. Voilà, excusez-moi, hein ? Mais continuez, ne vous gênez pas pour moi. Et encore bravo : c'est très beau, ce que vous récitez là.

- Euh... oui, merci... Qu'est-ce que je disais ?... Ah ! oui.

« Le soleil me chauffait de ses si doux rayons,
Je croyais que j'étais le roi des...
Je croyais que j'étais le roi des... »

Le roi des... C'est bête, je ne me souviens plus. Je croyais que j'étais le roi des... Le roi des quoi ? C'est lui, là, qui m'a coupé le sifflet ! Où est-ce qu'il est ?... Il est parti. Mais je vais bien retrouver. Le roi des... Il faut que ça rime. Le roi des... « Des potirons !... » Non, ça n'est pas très poétique, de parler des potirons. Encore, « des citrouilles », ça rimerait avec « andouille », mais c'est pas un poème sur la charcuterie, c'est un poème sur l'azur... Attendez : le roi des... » Des taille-crayons », ça veut rien dire. « Des édretons », c'est pas la saison. « Des pharaons », ça fait prétentieux. « Des champignons », c'est trop dangereux... Mais qu'est-ce qu'il veut encore, lui ?

- S'excusez-moi, j'ai encore un petit message. Vous faites comme d'habitude, vous continuez sans moi, hein ? Le petit Régis a perdu ses parents. C'est un monsieur grand, avec une veste, et une dame un peu moins grande, avec une robe. La personne qui les retrouvera est priée de les rapportationner au bureau des objets retrouvés. Merci. Je n'ai pas été trop long ?... Mais vous avez l'air tout préoccupé, là. Il y a quelque chose qui ne va pas ?

- Ah ! oui ! Il y a quelque chose qui ne va pas ! Sûrement !

- Je peux peut-être vous aider : je suis très instruit, vous savez ; et ma belle-sœur, c'est la nièce du petit-fils du cousin de Jacques Martin. Allez ! Dites-moi tout : qu'est-ce qu'il y a ?

- Il y a que je ne sais plus la fin de mon poème ! Vous m'avez tout bouleversé la mémoire de mon cerveau avec vos messages. Et il me manque le dernier morceau de mon dernier vers : ça fait bête, devant tous ces gens !

- Oh !... Allons, bon. Comment que c'est que ça fait, votre morceau de vers ?

- Ça fait : « Le soleil... » C'est parce qu'il faut que ça rime, vous comprenez, sinon ça rime à rien.

« Le soleil me chauffait de ses si doux rayons,
Je croyais que j'étais le roi des... le roi des... ??? »

- Eh !... Le roi des papillons, pardi !

- C'est ça ! C'est ça ! « Je croyais que j'étais le roi des papillons » ! C'est ça que

j'avais écrit ! Vous m'avez sauvé la vie, merci ! Comment vous avez fait ?

- Facile : mon beau-frère, il est contractuel, et lui, il en met, des papillons. C'est des papillons bleus, bien sûr, mais, bleu pour bleu, les papillons et l'azur, vous pensez si c'est pareil !... Bon. Allez, faites pas attention, mais je me sauve. J'ai assez discuté comme ça, et je vais encore me faire enguirlander. A la revoyure !
- C'est ça, et encore merci, hein ?... Bon. Je reprends mon pouème. Mais je reprends tout, parce que vous avez dû oublier le début. Voilà.

« Le ciel était... Le ciel...

Allons bon ! Comment ça fait, là...

« Le ciel était... La mer... »

Ah ! ça, c'est fort, alors ! J'ai un trou, dans la mémoire de mon cerveau. Je ne comprends pas, c'est la première fois que ça m'arrive. « Le ciel était... »

Ça ne me revient pas. Pourtant, c'est moi qui l'ai écrit, le pouème. « Le ciel... » Ah ! non, c'est pas possible. Tant pis. J'ai complètement, mais complètement perdu la mémoire...

La personne qui la retrouvera... Mmm... Mmm... au bureau des objets retrouvés, s'il vous plaît. Merci.

L'HISTOIRE DROLE

Comme précédemment, deux personnages, qui peuvent être grimés en clowns. Même principe : celui d'un personnage qui parle au micro et qui est interrompu systématiquement par un autre.

– Mesdames, messieurs, bonjour ! Je me présente : je suis le rigolo de service, et on m'a demandé de boucher un temps mort. Alors, je vais vous raconter des histoires drôles. Attention, accrochez-vous à vos bretelles, on va décoller. Voilà.

C'est un malade qui va voir le docteur. Il porte un bandage à la jambe ; le malade. Alors, il entre ; il dit : « Bonjour, Monsieur le docteur », et le docteur lui dit : « Bonjour, Monsieur le malade ; où avez-vous mal ? » Et le malade lui répond : « A la tête. » « A la tête ? » ; fait le docteur. « Mais alors, pourquoi portez-vous un bandage à la jambe ? » « Ben, qu'il fait le malade, c'est parce qu'il a glissé... »

Bon. Voilà ; ça, c'était une histoire drôle. Et comme je vois que ça vous a beaucoup amusés, je vais vous en raconter une autre. Ça se passe à l'armée ; il y a le capitaine qui doit passer la revue et...

– S'il vous plaît...

– Euh...oui, je vous en prie...

– Excusez-moi si je vous pardonne, mais je n'ai pas bien compris.

– Quoi donc ?

– Votre histoire.

– Mon histoire ? Laquelle ? J'en ai tellement !

– Celle du docteur et du malade.

– Et qu'est-ce que vous n'avez pas compris ?

– Pourquoi le malade portait un bandage à la jambe alors qu'il avait mal à la tête.

– Je l'ai dit : c'est parce qu'il avait glissé.

– Le malade ?

– Non, le bandage.

– Le bandage a glissé ? De la tête à la jambe ?

– Ben...oui !... Mais c'est une histoire drôle...

– Ah ! bon.

– Bien. Je disais : alors, ça se passe à l'armée, et le capitaine...

– Excusez-moi...

– Quoi encore ?

– Votre histoire, là...

– Oui ?

– C'est complètement idiot.

– Et pourquoi donc ?

- Le bandage, il ne peut pas glisser !
- Pourquoi donc ?
- Parce qu'il n'est pas assez large.
- Comment cela ?
- De la tête jusqu'au cou, d'accord, mais après, ça ne va plus. Il y a les épaules, là, et les épaules, c'est plus large que la tête.
- Ben oui, mais c'est une hist...
- Et puis même, admettons qu'il glisse le long du corps ; de toutes façons, il ne peut pas arriver sur UNE jambe : il prendrait les DEUX jambes en même temps ! Et s'il prend les deux, le malade ne peut plus marcher, il ne peut donc pas aller chez le docteur. Alors, votre histoire, elle est impossible.
- Euh..
- Ou alors... ou alors, c'est que le malade est un unijambiste.
- Non, non ! le malade, il se porte comme vous et moi, sur ses deux jambes !
- Alors, c'est complètement idiot.
- Peut-être, mais c'est une histoire DRÔLE !
- Drôle, je ne sais pas, mais idiote, c'est sûr ; et une drôle d'histoire. Enfin, vous racontez ce que vous voulez, hein ? Moi, je disais ça pour vous rendre service.
- Bon... Où en étais-je ?... Ah ! oui, ça se passe à l'armée, et...
- Dites...
- Qu'est-ce qu'il y a encore ? !
- Vous êtes sûr que ce n'est pas le contraire ? Le malade ne portait pas un bandage à la tête alors qu'il avait mal à la jambe ?
- Non, non, c'était à la jambe qu'il portait le bandage, parce qu'il avait mal à... Et puis, comment voulez-vous qu'il glisse vers le haut, le bandage ?
- Ben, justement, s'il portait un bandage aux deux jambes en même temps, ça l'aurait gêné pour marcher, et le bandage serait remonté. Tiens, ça me rappelle l'histoire du charcutier qui avait des pieds de cochon... Vous la connaissez ?
- Non, non, non et non ! Il portait un bandage à... parce qu'il avait mal à...
- Ou bien, vous êtes sûr que ce n'est pas le docteur qui portait un bandage ?
- Le docteur qui...
- Oui, le docteur.
- Je ne sais plus... Je n'y comprends plus rien... J'ai comme un voile, là, devant les yeux... Je ne sais plus qui je suis, je...
- Bon, je vais vous aider. Racontez-la encore une fois, votre histoire, et je vous dirai où ça ne va pas.
- Oui, c'est ça. Voilà, euh... C'est à l'armée, et le docteur va chez un malade pour se faire passer en revue. Il lui dit : « Bonjour, mon capitaine, où est-ce que vous

avez un bandage ? » Et le bandage lui répond : « A la jambe, mais j'ai mal à la tête. » Alors, le capitaine, il s'en va avec le docteur, et le bandage se dit : « Bon, j'ai dû glisser. »

- Voilà, voilà, comme ça, c'est mieux. Allez, bon courage, hein ? Et à la revoyure !
- Où est le docteur ?...

ALLO ! POLICE !...

Le dialogue se passe au téléphone.

- Allo ! allo !...Police !...
- Ouais...
- Allo ! je vous appelle parce que... y a un... j'ai trouvé un... sur mon tapis...
- Ouais. Un quoi ?
- Un cadavre... y a un cadavre sur mon tapis !...
- Ah ! ouais ? C'est embêtant.
- Oh ! oui oui oui oui, c'est embêtant, il faut que vous fassiez quelque chose !
- Ce tapis, c'est le tapis de quoi ?
- Comment, le tapis de quoi ? C'est mon tapis, celui qu'on m'a offert pour...
- Oui, mais il est dans quelle pièce, le tapis ?
- Dans la salle de séjour.
- Alors, c'est le tapis de la salle de séjour ?
- Oui, oui, c'est ça.
- Bon. C'est important.
- Oui, c'est là que tout a dû se passer, mon Dieu mon Dieu !
- Et je suppose que cette pièce se trouve au milieu de l'appartement ?
- Oui, au milieu.
- Bon, c'est important aussi.
- Oui, oui...
- Alors, qu'est-ce que vous voulez, au juste ?
- Ben, je ne sais pas, moi... Il faut faire quelque chose...
- Oui, mais c'est que ce n'est jamais facile, ces choses là, surtout dans une salle de séjour qui se trouve au milieu de la maison.
- Ah ?
- D'abord, est-ce qu'il a saigné, votre cadavre ?
- Oh ! oui, il a saigné, c'est plein de sang partout !
- Et ça a coulé ?
- Assez, oui... Vous comprenez, je n'ai pas trop osé regarder... je n'ai pas eu le courage de...
- Alors, il n'y a qu'une chose à faire.
- Oui...

- Tout de suite, mais alors, tout de suite, il ne faut pas attendre que ça sèche ; vous prenez une serpillère, et un seau d'eau froide. J'insiste : froide. Surtout pas chaude. Froide. Et vous frottez. Et normalement, ça devrait partir.
- Quoi ? Qu'est-ce qui devrait partir ? Le cadavre ?
- Non, le sang.
- Mais... mais... moi, c'est du cadavre que je vous parle, il faut faire quelque chose pour lui !
- Mais il est mort, votre cadavre, que voulez-vous qu'on fasse pour lui ?
- Mais l'enlever !
- Avec quoi ? Avec une grue, peut-être ? Vous voyez ça d'ici, une grue dans votre appartement ?
- Mais je n'ai pas dit avec une grue...
- Alors quoi ? Avec les mains, peut-être ? Et quel est l'imbécile qui va risquer d'aller tacher un costume pour ça ? Soyons sérieux !
- Je ne sais pas... je pensais que... Mais alors, qu'est-ce que je fais, en attendant, moi ?
- Ça, c'est pas difficile. D'abord, il faut mettre de la lumière.
- Pour quoi faire ?
- Pour éviter qu'on se bute dedans, tiens ! Les gens ne font jamais attention. Surtout les enfants. Il suffit de laisser traîner un cadavre au milieu de la maison, et des tas de gens vont se casser la figure dessus. Et vlan ! ça vous fera plein d'autres cadavres sur les bras !
- Oui, oui, oui... mais après ?
- Voyons. Restons calmes. Il est de quelle couleur ?
- Ben... blanc, je pense... c'est un européen.
- Blanc ? Un européen ? C'est une imitation, alors ?
- Une imitation de cadavre ?
- Non, une imitation de tapis.
- Mais non, pas une imitation de tapis ! C'est un vrai tapis, avec un vrai cadavre dessus !
- Ah ! bon... Et c'est un tapis de quoi ?
- Ben, de salle de séjour, je vous l'ai dit.
- Oui, mais un tapis d'Orient, ou du Guatemala ? Vous ne comprenez rien ?
- Un tapis d'Orient, véritable ! De Turquie ! Avec des petits moutons, des petites chèvres, des petits chevaux, des petits losanges et des petites boules, en laine véritable, en coloris naturels, avec des franges sur les côtés, et le cachet de la douane sur la facture !
- Ah ! ah ?...un tapis d'Orient avec un cadavre dessus, c'est grave, c'est très grave...
- Sûrement, que c'est grave, puisqu'on l'a tué chez moi !
- Et vous dites qu'il a saigné beaucoup ?

- Oh ! oui, partout !
- Alors, il est foutu.
- Oui, il est mort.
- Non, le tapis, il est foutu.
- Mais je m'en fous ! Mais dites-moi ce que je dois faire, si vous allez venir, ou si je dois aller vous chercher, ou si je dois appeler les pompiers, ou...
- Ah ! oui, tiens, les pompiers, c'est une bonne idée, ça. Appelez les pompiers, oui, ils vont arranger tout ça.
- Ils vont enlever le cadavre ?
- Non, mais ils pourront vous laver tout ça à grande eau, et à grande eau *froide*. Et même le cadavre, qui sera tout propre comme un sou neuf, après.
- Mais sacredieu de sapristi de s'il vous plaît ! Vous ne pouvez pas venir, vous ? ! Ce n'est pas votre métier de... de... de...
- Mais je n'ai pas une entreprise de nettoyage industriel, moi ! Pour qui vous me prenez ? Vous voulez ridiculiser la police ? Et d'abord, où est-ce qu'il se trouve votre appartement ?
- Bou... boulevard Vaugirard...
- Tiens, vous habitez boulevard Vaugirard ?
- Euh... oui.
- C'est un grand appartement ?
- Euh... un F5.
- Et vous payez combien de loyer ?
- 900 euros par mois. Mais je ne vois pas le rapport...
- C'est que j'ai toujours eu l'intention de déménager par là, avec ma femme et mes gosses. Mais 900 euros par mois, ça fait cher ! Il faudrait que je prenne un appartement plus petit. C'est que dans la police, on ne gagne pas des mille et des cents, vous savez ! Hé ! Il faudrait aussi que je prenne un appartement sans cadavre, hein ? Ah ! ah ! ah ! ça ne vous fait pas rire ?
- Mais qu'est-ce que je fais, moi, avec mon cadavre ?...
- Essayez le sel.
- Quoi, pour quoi faire, du sel ?
- Peut-être que le sang, c'est comme le vin, il faut l'éponger avec du sel.
- Mais je ne veux pas éponger... je veux que vous veniez, je veux que vous l'enleviez, le cadavre, pas le tapis, sans eau, sans sel, et avec une voiture de police... Vous n'avez pas une voiture de police, pour venir chez moi ? Même une toute petite...
- Une voiture de police ! Une voiture de police ! Comme vous y allez ! C'est que nous n'en avons que deux. L'une est en panne depuis six mois, et l'autre est en tournée pour la journée, avec le brigadier qui a dû aller voir sa belle-sœur qui a accouché. Vous comprenez, je ne peux pas me déplacer comme ça, moi ; la police actuelle, elle est moderne, elle ne se déplace plus à vélo. Et puis, qui est-ce qui va rester à ma place, au téléphone, pour prendre les appels comme le vôtre ? La police est au service des gens,

quand même ! Qu'est-ce que vous auriez fait, vous, si je n'avais pas été au téléphone, hein ?

- Mais en attendant, qu'est-ce que je fais ?...

- Écoutez. On est samedi. C'est le week-end. De toutes façons, vous ne pourrez trouver personne. Alors, rappelez lundi, hein ? On s'occupera de vous. Mais pas lundi matin, parce qu'il faut le temps de se mettre en route. Vers 14 h 30, 15 h, ça ira. En attendant, profitez vous aussi du week-end, pour aller à la campagne, par exemple. Votre cadavre, il ne va pas s'envoler tout seul pendant ce temps là, hein ? Hé ! hé ! – Bon, allez, je raccroche, hein ? Parce que on cause, on cause, et vous occupez ma ligne ; je pourrais recevoir d'autres coups de téléphone, et la police est là pour tout le monde. Allez. Bon dimanche, hein ? Et ne vous en faites pas : on est là. Bye bye !